

Les pieds gelés

François-Xavier Liagre

Number 108, Winter 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14264ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Liagre, F.-X. (2006). Les pieds gelés. *Moebius*, (108), 101–107.

FRANÇOIS-XAVIER LIAGRE

Les pieds gelés

« Ça va être génial, tu vas voir ! » Elle avait réussi à me décider pour ces vacances « nature », se perdre en plein cœur du parc national de Jasper, en Alberta. Avec des arguments imparables et – à tout prendre – finalement assez séduisants. Une nature sauvagement belle (et les photos qu'elle m'avait dénichées sur Internet étaient là pour le prouver). Un break salutaire dans notre vie de citadins ne voyant des arbres que dans les parcs urbains. La chance de pouvoir observer des animaux sauvages comme il n'en existe pas ici. Du sport dans un décor de rêve, des « vraies » montagnes...

Pour être honnête, cela n'a pas été si difficile de me convaincre. Depuis le temps que j'avais envie de découvrir les montagnes Rocheuses... Et puis elle avait raison : il était plus que temps de faire une pause dans ma vie professionnelle, autant pour mon plaisir et le sien que pour éviter un burn-out. Alors j'ai dit : « Banco ! » Elle a sauté de joie, puis à mon cou, et s'est précipitée sur le PC en me disant qu'elle s'occuperait de tout, que j'allais être choyé, ravi, bref, un coq en pâte. Et elle a tenu parole !

Quelques jours plus tard, alors que je venais de donner mes dates de congé à mon boss, j'ai trouvé en rentrant du travail un paquet de prospectus, catalogues publicitaires, pages imprimées de sites Internet de tourisme, le tout surmonté de deux billets d'avion. Il ne restait plus qu'à partir. Deux semaines plus tard, nous étions dans l'avion, plein ouest, en direction de l'Alberta. Un vol sans histoire, au-dessus de l'Ontario puis des plaines sans fin de la région des Prairies. Suivi par quatre heures de bus pour rejoindre enfin la terre promise : les Rocheuses. Et avant

même d'arriver, on s'est dit qu'on avait eu LA bonne idée ! Voir apparaître la barrière impressionnante des montagnes, alors qu'on est encore à plusieurs dizaines de kilomètres du but, c'était déjà quelque chose !

Ce n'est qu'arrivés à Jasper que la mécanique a commencé à grincer. Oh, la ville elle-même n'était pas en cause, charmant petit village niché au milieu d'une large et verdoyante vallée, au charme ancien préservé des appétits bétonneurs des promoteurs immobiliers. Le soleil était resplendissant, la température à peine fraîche. Non, ce qui m'a inquiété, c'est la femme de l'office du tourisme, et ce qu'elle nous a dit. C'était notre première halte, à peine descendus du bus, histoire de récolter les dernières informations, fraîches et locales. Les vacances planifiées par Julie, c'était une semaine dans un chalet perdu à mille huit cents mètres d'altitude, au pied du mont Edith Cavell, le plus haut sommet local qui plafonne majestueusement à trois mille trois cent soixante-deux mètres. Et quand je dis perdu, c'est vraiment perdu ! Pas d'accès autrement qu'à skis d'octobre à juin, la route y menant étant fermée à tout autre véhicule que les motoneiges. Trois heures de randonnée pour arriver à notre destination, où nous goûterions aux joies d'une vie rustique et isolée : pas d'eau courante, un lac situé à proximité fournissant l'eau de boisson et de lavage, chauffage au bois, pas d'électricité. Vraiment rustique...

Sauf que, une fois passés les salamalecs d'accueil à Jasper, la brave dame de l'office du tourisme a eu l'air un brin inquiète quand on lui a annoncé notre destination. Tentant même de nous dissuader de partir, vu qu'un gros refroidissement était annoncé pour les heures à venir, avec des risques importants de chutes de neige. Pour ce qui est des trois heures de trajet pour rejoindre le chalet, c'est avec un air plus que dubitatif qu'elle nous a dit que, certes, des gens très entraînés et sans bagages y parvenaient habituellement en deux heures et demie, trois heures. Mais que les randonneurs amateurs, chargés d'un gros sac à dos, devaient, eux, compter sur une « balade » avoisinant les cinq ou six heures, avec un « record » de vingt heures, un jour

de blizzard qui avait contraint de malheureux vacanciers à bivouaquer tant bien que mal au beau milieu de la montée, en attendant que les éléments se calment et leur permettent à nouveau de distinguer la route du précipice. Mon enthousiasme a commencé à se refroidir sérieusement... Et comme cela ne suffisait pas, la bonne dame a ajouté que le secteur était considéré comme assez risqué, vu qu'une famille de grizzlis y avait été signalée à plusieurs reprises récemment, et qu'en ce début de printemps, un grizzli qui sort d'hibernation est rien moins qu'amical, il a faim et il y a encore bien peu à manger dans la montagne. Et l'idée d'un hamburger de touriste peut facilement vaincre sa propension à rester à l'écart des humains...

Mais c'était sans compter sur l'enthousiasme de Julie. Elle s'est empressée de rassurer notre interlocutrice, lui certifiant que nous étions des randonneurs émérites, en forme olympique, doublés de spécialistes de la montagne. Mouais... Si on considère qu'une ou deux promenades à skis de fond sur le mont Royal décernent ce genre de brevet, elle ne mentait pas. Quoi qu'il en soit, la dame de l'office du tourisme nous a conseillé, si nous maintenions notre projet, de l'exécuter au plus vite, pour arriver à destination avant la nuit et surtout avant la perturbation glaciale qui se dirigeait vers Jasper. Et nous ne devions en aucun cas nous écarter des sentiers balisés, pour éviter les rencontres dangereuses avec la faune locale. On le lui a promis, et on s'est aussitôt dirigés vers le loueur de skis le plus proche. Un passage éclair au supermarché pour ajouter quelques kilogrammes de nourriture dans nos sacs à dos, et moins d'une heure après notre arrivée à Jasper, nous étions dans un taxi nous emmenant au bas de la Edith Cavell Road. L'aventure pouvait commencer.

La première heure a été fantastique, dissipant les nuages qui s'étaient accumulés sur mon moral. Montant à un bon rythme sur la route enneigée, pentue certes mais pas trop, découvrant de nouveaux points de vue sur les montagnes ensoleillées à chaque virage. Tout allait bien. Nous avons même dû faire une pause pour ôter quelques vêtements que l'effort physique rendait excessifs pour les -5°

du moment. Bref, tout s'annonçait pour le mieux, et les craintes créées par la conseillère de l'office du tourisme étaient abandonnées sur la route, l'une après l'autre, au fur et à mesure que nous montions. Même les quelques chutes causées par des plaques de glace et le déséquilibre induit par nos lourds sacs à dos nous ont bien fait rire.

La deuxième heure de montée a été plus sérieuse. Le bavardage de Julie devenant plus rare tandis que certaines portions de la route se faisaient plus pentues. Mais à chaque pause, elle scrutait la neige alentour pour tenter d'y découvrir les traces des daims, caribous, voire – et pourquoi pas ? – ours noirs ou grizzlis qui auraient pu y être visibles. « Tu imagines ça, si on avait la chance de voir ces animaux, même de loin, mais en pleine nature, dans leur milieu, et pas dans un zoo ? Ce serait génial, non ? » J'acquiesçais...

Au début de la troisième heure, le ciel s'est couvert, et la température a commencé à chuter sérieusement, nous forçant à remettre sur notre dos les vestes préalablement attachées autour de nos tailles. Et les commentaires émerveillés de Julie sur la beauté du paysage ont commencé à faire place à des grimaces causées par la quinzaine de kilos de son sac à dos, nécessitant des haltes de plus en plus fréquentes. Haltes que nous interrompions cependant très vite, car le mercure continuait de chuter. J'ai bientôt proposé à Julie de faire demi-tour, vu que l'équipée paraissait nettement plus difficile que prévu. La descente serait rapide, et on appellerait un taxi du bas de la route, du poste d'appel installé au coin du stationnement. On louerait une chambre à l'hôtel pour la nuit, et on ferait le point le lendemain selon l'état de la météo.

Que n'avais-je pas dit là ! Je me suis fait incendier, traiter de défaitiste, de salaud qui voulait lui gâcher ses vacances, et si je n'étais pas capable de souffrir un peu, ce n'était vraiment pas la peine de vouloir profiter de la nature, alors qu'elle supportait stoïquement le froid et la fatigue, et...

Je me suis retenu de lui faire remarquer que depuis une demi-heure, c'était elle qui régulièrement soupirait et

gémissait que ses pieds commençaient à geler et que les courroies du sac à dos lui sciaient les épaules. Quand elle est dans ce genre d'état d'esprit, lui répondre – même si c'est pour exprimer de simples faits objectifs – est la pire des choses. Alors j'ai remis mon sac sur mon dos et j'ai repris la route. En me faisant engueuler tous les cent mètres parce que je ne l'attendais pas, que je faisais exprès d'accélérer, alors que ses pauvres pieds gelaient et que... et que... Pfff...

Nos vacances de rêve commençaient à prendre un goût plutôt amer.

La quatrième heure de montée a comme de juste été pire que les précédentes. Pour ne rien arranger, le vent s'était levé et tourbillonnait autour de nous, nous frappant parfois en pleine face d'une morsure glacée, allant même jusqu'à nous faire chuter à plusieurs reprises. Chutes qui n'étaient plus accompagnées d'éclats de rire... On a dû sortir les gants doublés, les tuques en laine polaire et remettre une couche de pull-over de plus. Mais si le corps supportait ainsi les -20° qui au bas mot régnaient maintenant, le visage et tout particulièrement les joues nous brûlaient de plus en plus, fouettés par les rafales et la neige qui s'était mise à tomber. Avec les yeux plissés et les larmes qui en perlaient – et gelaient au coin des paupières –, la route devenait même difficile à distinguer. Julie pestait et se plaignait maintenant quasiment en continu, de ses pauvres orteils gelés, de ses joues qu'elle ne sentait plus, de son sac qui lui brisait l'échine... De mon côté, je ne valais pas mieux, mais dans des circonstances comme celles-là, j'ai plutôt tendance à serrer les dents et à me concentrer sur la galère en cours, plutôt que de me la rendre encore plus pénible en m'en plaignant.

Vers la fin de la cinquième heure, nous n'avancions plus qu'au pas, par sauts de puce, arrêtés par la fatigue et le vent glacé, remis en route par le froid polaire. Julie geignait maintenant sans cesse, des paroles à peine intelligibles où je distinguais parfois quelques mots, voire parfois une phrase entière, qui était de plus en plus souvent un reproche à mon égard, pour l'avoir entraînée dans pareille folie.

Cela faisait près de six heures que nous avions entamé notre calvaire quand une interruption du vent pendant quelques secondes m'a permis de distinguer, dans le flou des larmes dont mes yeux étaient emplis, un panneau sur le bord de la route. Un petit panneau, à demi recouvert de neige, que nous aurions raté sans cette saute de vent providentielle. Un tout petit panneau, terne et usé par les intempéries. Mais pour lequel j'ai été instantanément pris d'une gratitude confinante à l'amour. Il représentait une petite maison, avec une flèche indiquant que le chalet de nos rêves – de notre cauchemar ? – était enfin atteint. Nous étions sauvés. Julie n'a pas compris pourquoi je lui faisais quitter la route. Elle marchait, semi-comateuse, en bredouillant sans cesse « pieds gelés, pieds gelés... ». Mais elle m'a suivi, et a semblé revenir à la conscience quand la silhouette du chalet est apparue dans la bourrasque. Enfin !...

Sauf que... Quand, sautant de joie après avoir déchaussé mes skis, je me suis tourné vers elle en lui disant de me donner les clefs dont nous avions pris possession à l'agence de Jasper, elle m'a regardé sans répondre, comme si elle ne comprenait pas. Et pour finir, elle m'a dit d'une voix lasse « c'est toi qui les as ! ». J'ai eu beau lui certifier le contraire, que je me souvenais parfaitement qu'elle et elle seule les avait prises, empochées, et que jamais elle ne me les avait passées, elle n'a pas voulu en démordre. On s'est engueulé, fouillant nos poches respectives, les retournant pour prouver à l'autre que c'était forcément lui qui avait ces satanées clefs. Le tout, bien entendu, sans résultat. Les clefs devaient se trouver quelque part sur la route, sous une épaisse couche de neige. Et c'était un gros, un très gros, un énorme problème. Car le chalet que nous avions enfin atteint était du genre rustique et solide. Avec des murs de bois rond, une porte massive et des volets épais bien fermés. De quoi décourager de s'y introduire un grizzli en quête de nourriture. De quoi nous interdire d'y entrer sans ces damnées clefs...

Finalement, quand j'ai vu Julie s'effondrer dans la neige en reprenant sa « litanie des pieds gelés », je me suis rendu à l'évidence. Si nous restions là, la situation n'allait

pas s'arranger d'elle-même. Alors j'ai traîné, tiré, porté Julie vers la remise à bois, dont les trois murs la protégeraient au moins un peu du blizzard. Je l'ai recouverte du mieux que je le pouvais avec nos deux sacs de couchage. J'ai rechaussé les skis en lui disant de ne pas s'en faire, que j'allais chercher de l'aide, que tout allait bien se passer. Et je suis reparti.

La route, en descente, a été avalée en un peu moins de deux heures. J'ai eu beaucoup de chance, car la demi-douzaine de fois où je suis sorti du chemin m'a toujours vu me relever sans égratignures du banc de neige côté montagne, au lieu de finir au fond du ravin. Et pourtant, avec ce blizzard, je n'y voyais quasiment rien. Il faut croire que ce n'était pas mon jour pour mourir...

Arrivé au stationnement au bas d'Edith Cavell Road, c'est le 911 et pas un taxi que j'ai appelé. J'ai expliqué la situation en quelques phrases, et les secours sont partis alors même que j'étais encore en ligne. Moins d'une demi-heure plus tard, ils étaient là, et ont même accepté que je les accompagne sur une des trois motoneiges qui se sont élancées vers le chalet. Accroché au dos du sauveteur, je n'ai cessé de penser pendant toute la montée à l'état dans lequel nous trouverions Julie en arrivant. Ses pauvres pieds gelés, dont elle se plaignait depuis plusieurs heures... Allaient-ils résister ? Allait-elle devoir se faire amputer d'un ou de plusieurs orteils ?

J'avais tort de m'inquiéter. Ses pieds avaient parfaitement résisté, ils étaient en parfait état. C'est même tout ce que l'ours avait laissé d'elle, dans la remise à bois...